

En conséquence, Rétif, adoptant une résolution subite, prit sa canne, son chapeau, qu'il avait posés dans un coin, et courut précipitamment vers l'escalier.

Ingénue, soit qu'elle eût compris ce qui se passait dans l'esprit de son père, soit que son cœur sans fiel fut incapable de conserver aucun ressentiment, Ingénue sourit à Rétif.

Rétif, encouragé par ce sourire, se précipita par les degrés avec l'agilité d'un coureur de quinze ans.

Il s'assura d'abord que Christian ne l'avait ni vu ni entendu, et s'élança à sa poursuite, en suivant les murs, prêt à s'arrêter et à s'effacer si le jeune homme tournait la tête.

La nuit était épaisse et la solitude profonde ; ces deux circonstances protégeaient le projet de Rétif.

D'ailleurs, le jeune homme continua son chemin sans regarder une seule fois du côté de la rue des Bernardins, quoique dans cette rue il laissât sa vie.

Rétif le suivait à une distance de cinquante pas environ ; il le vit déboucher sur le pont Saint-Michel, s'approcher du parapet et l'enjamber un instant.

Le vieillard, toujours sur ses traces, allait s'écrier pour l'empêcher de se noyer, comme il lui en supposait l'intention.

Mais, juste en ce moment, les cris qui venaient de la place Dauphine se firent entendre avec plus de véhémence, et, au milieu de ces cris, une effroyable explosion retentit.

Ce double bruit fit tressaillir à la fois ces deux hommes, dont l'un guettait l'autre, et changea sans doute la résolution de celui qui allait se noyer.

Christian se détacha du parapet, et, avec une rapidité merveilleuse, courut dans la direction de la place Dauphine, c'est-à-dire, au devant des coups de feu.

« Il a changé de résolution, pensa Rétif, et il cherche un coup de feu ; c'est bien décidément un gentilhomme : il n'a pas voulu de la noyade. »

Là-dessus, Rétif se remit à courir après son prétendu gendre, qui se glissait comme une flèche parmi les fuyards venant en sens inverse, et parmi des groupes fort animés que l'on voyait courir çà et là, brandissant des fusils et des sabres, avec mille cris farouches.

Mais d'abord nous devons dire au lecteur ce qui était advenu après la première décharge

faite sur les groupes par messieurs les soldats du guet.

Furieux de ce que les plus ardents des leurs fussent couchés morts ou blessés sur le pavé, les émeutiers, voyant les cavaliers un peu éparpillés par la charge qu'ils avaient faite, s'étaient bravement rués sur eux à coups de pierres et à coups de barres de fer, à coups de marteau et à coups de bâton.

Il est étrangement curieux de voir comment, en un instant, dans une émeute, tout devient arme, et arme mortelle.

La lutte s'était donc engagée corps à corps, lutte formidable, qui avait coûté la vie à bon nombre de cavaliers.

Car, il faut le dire hautement, à la louange du peuple de 1789, qu'on a trop souvent confondu avec la populace de 1793, ce peuple, dans les premières émeutes de la révolution, s'était battu bravement et loyalement, quoiqu'il se battit à armes inégales.

S'emparant des pistolets, des carabines, des sabres des vaincus, des blessés et des morts, les émeutiers avaient réussi à mettre le guet en déroute, et, fiers de ce premier succès, ils procédèrent immédiatement à l'attaque d'un poste de soldats du guet à pied qui, pendant le combat, n'avaient point défendu leurs camarades, lorsqu'il leur eût été si facile cependant de surprendre la multitude entre deux feux et de la dissiper en peu d'instant, puisqu'ils étaient postés près de la statue d'Henri IV, et que le commandant Dubois poussait sur eux l'émeute du fond de la place Dauphine.

Aussi, après la victoire, le peuple, prenant sans doute cette inaction pour de la faiblesse, s'était-il rué sur ce poste, qui, forcé de se défendre à son tour, se défendit mal, abandonna ses armes, et chercha son salut dans une fuite qui amena la mort du plus grand nombre.

Dans les premiers moments de colère, d'enivrement ou d'enthousiasme qui suivent ses victoires, le peuple, nous avons vu cela, démolit ou brûle. Ne voulant pas se venger du mal qu'on lui a fait en rendant le mal à des créatures vivantes, il se venge sur les objets inanimés ; cela lui produit la même satisfaction et ne fait de mal qu'aux pierres et au bois.

C'était juste à ce moment de triomphe et d'enivrement populaire que Christian et Rétif de la Bretonne arrivaient sur le lieu de la scène.

Mais cet enivrement commençait à se dissiper.

Les détachments envoyés en hâte avaient reçu les vainqueurs à la place de Grève par un feu si rude et si nourri, que le tiers de ceux qui avaient pris ce chemin avaient été frappés. Cette dernière fusillade était celle que Christian et Rétif avaient entendue du pont Saint-Michel et que l'écho renvoyait à la place Dauphine, vers laquelle Christian courait si vite.

Il déboucha par le quai des Morfondus, en face du poste qui brûlait, et dont l'incendie éclairait toute la rivière jusqu'au Louvre, ce qui faisait un spectacle effrayant et magnifique à la fois.

Mais, dans ce poste incendié, les incendiaires avaient oublié les fusils des soldats.

Or, ces fusils étaient tous chargés.

Il arriva donc, au moment où le toit du petit bâtiment s'écrasa, en tombant comme un cratère, qu'un crépitement se fit entendre tout à coup dans la fournaise, qu'une vingtaine d'explosions éclatèrent, que huit ou dix cris y répondirent, et que, cette fois encore, quatre ou cinq personnes se couchèrent sanglantes sur le pavé.

Les fusils du guet oubliés dans le poste, ayant chauffé et fait explosion, avaient, dans la foule des triomphateurs, atteint et blessé plus ou moins gravement huit ou dix personnes.

De là les cris entendus, de là ces blessés saignans et roulant sur le pavé. Le premier qui tomba fut Christian : une balle venait de l'atteindre à la cuisse.

Rétif n'eût rien compris à cette chute, sans l'empressement incroyable de la multitude à ramasser les blessés, à les soigner et à les plaindre.

La foule était excitée à cette bonne œuvre par un homme aux formes colossales, à la figure expressive, dont la laideur s'effaçait pour prendre un grand caractère sous l'émotion qui agitait son cœur, et sous les reflets d'incendie que coloraient son visage.

Cet homme s'élança d'un côté pour secourir Christian, tandis que de l'autre Rétif s'élançait pour le soutenir.

Tous deux, étant les plus proches de lui, recueillirent ses premières paroles.

On l'interrogeait, on s'empressait, on lui demandait son nom et sa demeure.

A moitié évanoui, succombant à la douleur, il ne s'aperçut point qu'au nombre de ceux qui lui portaient secours était Rétif de la Bretonne.

— Je me nomme Christian, dit-il : je suis page de monsieur le comte d'Artois... Portez-moi aux Ecuries, où il doit y avoir un chirurgien.

Rétif poussa une exclamation qui résumait, avec toute sa douleur, le triomphe de ses soupçons ; et, comme sept ou huit personnes, avaient entrepris de porter le blessé à son domicile, comme il le voyait bien soigné par ceux qui l'entouraient, bien vivant malgré sa blessure, comme l'homme dans les bras duquel il était tombé en même temps que dans les siens promettait de ne pas le quitter jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de ce chirurgien dont parlait le blessé, Rétif revint à pas lents chez Ingénue ou plutôt chez lui, se demandant s'il apprendrait cette funeste nouvelle à la jeune fille, ou s'il ne valait pas mieux laisser, dans l'oubli de l'absence, tomber peu à peu cette passion mal venue, sorte d'artifice qui réussit toujours aux pères de famille, quand ils ont, par bonheur pour eux, affaire à des amours doublés d'amour-propre.

Maintenant, abandonnons un instant Christian, qui s'achemine sous bonne escorte vers les écuries d'Artois, et Rétif de la Bretonne, qui regagne tout seul sa maison, pour arrêter à larges coupes les contours à peine esquissés de ce premier tableau de nos guerres civiles.

Commencée par l'autorité avec de faibles moyens et la confiance d'une habituelle supériorité, la lutte fut continuée pendant quelques heures encore par le désespoir du courage mis en haleine.

Puis elle recommença le lendemain, et dura jusqu'au troisième jour.

Mais force finit par demeurer aux troupes du roi. Le plus grand désastre, pour les charivariés transformés en émeutiers, fut l'attaque de l'hôtel du chevalier du guet, rue Meslay, attaque reçue à coups de fusil par les troupes, qui, pressant les rebelles entre deux feux, et se renvoyant mutuellement sur leurs baïonnettes, firent un horrible massacre des révoltés et des curieux, qui rougit de sang toute la rue.

Après quoi la rébellion cessa ; mais la révolution était commencée !

XXVI.

LE TENTATEUR.

Le lendemain de toutes ces fusillades, qui avaient eu un si funeste résultat pour notre

jeune page, et pour les amours à peine ébauchées d'Ingénue, l'homme que nous avons vu caché dans l'encoignure de la maison de Rétif de la Bretonne entra en plein jour dans cette maison.

Cet homme, apparaissant ici comme ces personnages mystérieux qui entrent, à la fin d'un deuxième acte, pour changer la marche du drame commencé, était un homme de trente-cinq ans, une espèce de laquais sans livrée, une figure plate avec l'air hardi, le reste de ces grands laquais du siècle passé qui avaient enjambé dans le siècle suivant, mais dont la race commençait à s'éteindre après avoir tant brillé, et n'obtenait plus même les honneurs de la potence.

Il était vêtu d'un habit gris-noir, d'un de ces habits qui n'indiquent aucune condition. Il semblait être un bourgeois, un huissier sortant le dimanche, ou un clerc de notaire en quête d'une invitation de noce.

Ingénue, qui s'attendait toujours à recevoir quelque nouvelle de Christian, regardait à la fenêtre, quand cet homme, après lui avoir envoyé d'en bas un salut et un sourire, franchit le seuil de la sombre allée aboutissant à l'escalier tortueux qui conduisait, après soixante marches franchies, à l'appartement de Rétif de la Bretonne.

Tout étonnée qu'elle fût d'abord d'être saluée par un homme qu'elle ne connaissait pas, Ingénue se douta que cet homme venait chez son père, et, pensant que c'était quelque ami inconnu de l'auteur de ses jours, elle s'appêta à aller ouvrir, dans le cas où l'on frapperait.

On frappa.

Ingénue, sans défiance aucune, ouvrit la porte.

— M. Rétif de la Bretonne? demanda l'inconnu.

— C'est ici qu'il demeure, monsieur, répondit Ingénue.

— Je sais, mademoiselle, répondit-il; seulement, veuillez me dire si je pourrais lui parler en ce moment.

— J'en doute, monsieur: mon père compose, et il n'aime pas à être dérangé dans ce travail.

— J'aurais, en effet, regret de le troubler, et, cependant, mademoiselle, ce que j'aurais à lui communiquer est de la plus grande importance.

Et, en disant ces mots, l'étranger avait doucement poussé Ingénue devant lui, et, pénétrant dans la première chambre, il manifesta son intention de ne pas se rendre à un premier refus

en déposant son chapeau sur une table et sa canne dans un coin.

Après quoi, ayant avisé un fauteuil, il s'y installa, tira son mouchoir de sa poche, poussa un *ah!* en signe de satisfaction, et s'essuya le front avec son mouchoir, en homme dont la figure signifie: « Savez-vous, mademoiselle, que vous demeurez bien haut? »

Ingénue suivait des yeux l'étranger, et ses yeux peignaient l'étonnement. Il était évident qu'elle avait reçu de son père une consigne déjà à moitié enfreinte.

L'homme sans gêne parut comprendre ce qui se passait dans l'esprit d'Ingénue.

— Au fait, dit-il, mademoiselle, ce que j'avais à dire à monsieur Rétif de la Bretonne, il m'est possible de vous le dire.

— Alors, monsieur, dites, car j'aimerais autant, si la chose était possible, ne pas déranger mon père.

— Oui, oui, continua l'homme, avec un regard qui, sans qu'elle sût pourquoi, fit baisser les yeux de la jeune fille; oui, cela vaut même mieux que je procède ainsi; car, au bout du compte, l'affaire qui m'amène peut se régler entre nous deux, et votre père, à la rigueur, n'a rien à voir là-dedans.

— Mais de quoi donc est-il question alors? demanda timidement Ingénue.

— Mais de vous, mademoiselle.

— De moi? s'écria Ingénue avec étonnement.

— Sans doute; vous êtes bien assez jolie pour cela, ce me semble.

Ingénue rougit.

— Pardon, monsieur, demanda-t-elle, je désirerais savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Oh! mademoiselle, mon nom ne vous apprendra rien, car vous ne le connaissez certainement pas.

— N'importe, monsieur.

— Auger, mademoiselle.

Ingénue salua en secouant la tête.

En effet, ce nom d'Auger ne lui avait rien appris.

— Mais il y avait dans la jeune fille un tel air de candeur, que, si peu impressionnable que l'inconnu parût être à ces airs-là, il continuait de regarder Ingénue sans rien dire.

Ce silence était étrange, car on voyait bien que l'inconnu avait quelque chose à dire, que ce qu'il avait à dire venait jusqu'aux bords de ses lèvres, et que cependant il n'osait parler.

— J'écoute, monsieur, hasarda Ingénue.

— Dame! c'est que...

— Vous hésitez?

— Dame! c'est que c'est difficile à dire, reprit-il.

Ingénue rougit encore.

Cette rougeur paraissait être une barrière que les paroles de l'étranger n'osaient franchir.

— Ma foi! dit-il tout à coup, j'aime encore mieux parler à votre père qu'à vous, mademoiselle.

Ingénue comprit qu'il n'y avait que ce moyen de se débarrasser de cet homme.

— Alors, fit-elle, monsieur, attendez-moi; je vais prévenir mon père.

Et elle entra chez le romancier.

Rétif de la Bretonne était en train de publier ses *Nuits de Paris*, et c'était à cet ouvrage qu'il travaillait.

Il était devant sa table, un cahier placé à portée de sa main droite, composant au lieu d'écrire, selon son habitude.

Il trouvait à ce mode de composition une double économie: économie de temps, économie d'argent.

Les détails du livre le faisaient sourire avec un air de satisfaction de lui-même; il n'y avait point à s'y méprendre.

Rétif était un grand travailleur, et, comme tous les grands travailleurs, quand on le dérangeait trop souvent, il faisait grand bruit de ce dérangement; mais, quand il y avait deux ou trois heures que sa porte n'avait été ouverte, il ne détestait point d'être dérangé, quoiqu'il grognât toujours un peu, pour sauver les apparences.

— Mon père, excusez-moi, dit Ingénue, mais c'est un étranger, monsieur Auger, qui demande à vous parler pour affaire d'importance.

— Monsieur Auger? fit Rétif cherchant dans ses souvenirs, Je ne le connais pas.

— Eh bien! mon cher monsieur, nous ferons connaissance, dit une voix derrière Ingénue.

Rétif de la Bretonne se tourna vers le point d'où venait la voix, et aperçut une tête qui s'allongea au-dessus de l'épaule de sa fille.

— Ah! ah! fit le romancier, qu'y a-t-il?

— Monsieur, répondit Auger, seriez-vous assez bon pour m'entendre seul?

Rétif de la Bretonne congédia sa fille d'un coup d'œil. Auger la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée, et la porte refermée, il respira.

— Ah! ma foi! dit-il, me voilà plus libre!

L'air candide de cette charmante personne me glaçait la parole sur les lèvres.

— Et pourquoi cela, monsieur? demanda Rétif avec une espèce d'étonnement qui, pendant tout le cours de la conversation, devait aller croissant.

— Mais, reprit l'inconnu, à cause de la question que j'ai à vous adresser, mon cher monsieur.

— Et quelle est cette question?

— Mademoiselle votre fille est-elle bien à elle, monsieur?

— Comment l'entendez-vous? fit Rétif surpris. A elle? je ne vous comprends pas.

— Alors, je vais me faire comprendre.

— Vous me rendrez service.

— Je me faisais l'honneur de vous demander, monsieur, si mademoiselle Ingénue n'avait pas de mari?

— Non, certes.

— Ni d'amant?

— Ah! monsieur, fit Rétif en se redressant de plusieurs pouces.

— Oui, je comprends, dit Auger, avec un effroyable aplomb, au premier abord, la question paraît indiscrette, et, cependant, elle ne l'est pas.

— Ah! vous croyez! répondit Rétif stupéfait.

— Assurément! car vous désirez que votre fille soit riche et heureuse?

— Sans doute; c'est le désir de tout père ayant une fille de l'âge de la mienne.

— Eh bien, monsieur, mademoiselle Ingénue manquerait sa fortune si elle n'était pas libre.

Rétif pensa que l'homme à habit gris venait lui demander sa fille en mariage, et il le toisa des pieds à la tête.

— Oh! oh! murmura-t-il, des propositions?

— Eh bien, oui, monsieur, des propositions! dit Auger. Que pensez-vous faire de la jeune personne?

— Une honnête femme, monsieur, comme j'en ai fait une honnête fille.

— Oui, c'est-à-dire la marier à quelque mécanicien, à quelque pauvre diable de poète ou de journaliste.

— Eh bien! dit Rétif, après?

— Après? On a déjà dû vous faire bon nombre de propositions de ce genre-là.

— Hier encore, monsieur, on m'en faisait une, et des plus honorables même.

— Vous avez refusé, je l'espère?

— Et pourquoi l'espérez-vous, je vous prie ?
 — Mais parce que je viens vous offrir mieux aujourd'hui.
 — Mieux ! mais vous ne savez pas ce qu'on m'offrirait.
 — Peu m'importe.
 — Cependant....
 — Je n'ai pas besoin de le savoir, attendu que je suis sûr d'une chose.
 — Dites.
 — C'est que je viens vous offrir mieux aujourd'hui, comme je vous l'ai déjà dit, qu'on ne vous offrait hier.
 « Ah ! ah ! pensa Rétif, Ingénue est aux enchères. Bon ! »
 — D'ailleurs, je sais, ou plutôt je devine....
 — Quel était le prétendant ?
 — Un petit jeune homme.
 — Oui.
 — Sans le son !
 — Je ne sais.
 — Sans état !
 — Pardon, il se disait ciseleur.
 Voyez-vous, il se disait....
 — Oui, monsieur, car, en réalité il était gentilhomme.
 — Gentilhomme ?
 — Oui, monsieur, gentilhomme !
 Eh bien, moi, je viens vous offrir mieux que cela, monsieur Rétif.
 — Bon !
 — Je viens vous proposer un prince.
 — Pour épouser ma fille ?
 — Ma foi, oui.
 — Plaisantez-vous ?
 — Pas le moins du monde.
 — Un prince ?
 — Tout bonnement ; c'est à prendre ou à laisser.
 Le doute commençait à s'emparer du cœur de Rétif, tandis qu'instinctivement le rouge lui montait au visage.
 — Pour épouser ? répéta-t-il d'un air défiant.
 — Pour épouser.
 — Un prince épouserait une fille pauvre ?
 — Ah ! je ne vous dis pas qu'il l'épouserait à Notre-Dame, fit impertinemment Auger, qu'encourageaient la bonhomie et la longanimité de Rétif.
 — Alors, monsieur, fit Rétif en regardant fixement Auger, où l'épousera-t-il ?
 — Voyons, fit Auger en appuyant familièrement sa grosse main sur l'épaule du romancier,

trêve de plaisanteries, et abordons franchement la question, cher monsieur Rétif ; le prince a vu votre fille, et il l'aime.

— Quel prince ? demanda Rétif d'un ton glacial.

— Quel prince ? quel prince ? reprit Auger un peu démonté malgré son aplomb. Pardieu ! un très grand prince immensément riche ! Un prince !

— Monsieur, reprit le romancier, je ne sais ce que vous voulez me dire avec tous vos sourires, mais ils me promettent trop ou trop peu.

— Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'ils vous promettent, monsieur Rétif : de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent !

Rétif ferma les yeux avec une expression de dégoût si marquée, qu'Auger se hâta de reprendre :

— De l'argent ! on dirait que vous en avez si peu manié dans votre vie que vous ne savez pas ce que c'est, monsieur Rétif.

— Mais, en vérité, monsieur, dit Rétif, je ne sais si je dors ou si je veille ; si je veille, il me semble que je suis bien bon de vous écouter.

— Ecoutez-moi, monsieur Rétif, et vous n'y perdrez point, car vous entendrez ma définition de l'argent.... Oh ! vous qui êtes un aligneur de phrases, pesez un peu celles-ci à leur valeur. L'argent, cher monsieur Rétif....

— Monsieur....

— Ah ! voilà que vous m'interrompez au commencement de ma définition.

Rétif regarda autour de lui s'il n'y avait personne qui pût l'aider à pousser Auger à la porte ; mais il était seul, et, seul, il n'était point de taille à venir à bout d'un jeune homme vigoureux comme l'était Auger.

Il prit donc patience.

D'ailleurs, en sa qualité d'observateur, d'écrivain social, de peintre de mœurs, il ne trouvait pas la conversation sans intérêt pour lui, et il voulait voir ce qui restait encore d'insolences princières au milieu de cette société nouvelle qui affectait la philosophie et aspirait à la liberté.

Auger, qui ne pouvait deviner ce qui se passait réellement dans le cœur de Rétif, et qui, d'ailleurs, ayant presque toujours trouvé les hommes méprisables, s'était habitué à les mépriser, Auger continua :

— L'argent, mon cher monsieur Rétif, c'est un appartement dans une autre maison que celle-ci, dans une autre rue que celle-ci ; c'est un

meublier dans cet appartement, et, par un mobilier, vous comprenez bien que je n'entends rien de pareil à vos tables vermoulues ni à vos chaises boiteuses ; non, par un mobilier, j'entends des fauteuils en bon velours d'Utrecht, des meubles de bois de rose, des rideaux de soie brochée, un bon tapis pour l'hiver, des parquets bien cirés pour l'été.... laissez-moi dire, morbleu ! un valet pour cirer les parquets et mettre des housses aux fauteuils ; sur la cheminée, une bonne horloge de Boule ou en bronze doré ; des buffets, avec des porcelaines et des argenteries dessus ; des caves, avec des vins de Bourgogne pour les jours où vous ne travaillerez pas, et du vin de Bordeaux pour les jours où vous travaillerez.

— Monsieur ! monsieur ! fit Rétif, qui commençait à s'étourdir.

— Mais laissez-moi donc achever, morbleu ! Par un mobilier, j'entends une bonne bibliothèque, non pas de bouquins, comme ceux que je vois là sur des ais non rabotés et cloués par vous-même, mais de beaux et bons livres, ou méchants livres, mais ce sont ceux-là que vous aimez, messieurs les romanciers, messieurs les poètes, messieurs les journalistes ! monsieur de Voltaire relié, Jean-Jacques Rousseau doré, l'Encyclopédie complète ; mille volumes ; dans votre bûcher, une éternelle voie de bois des forêts royales ; dans votre office, des lampes intarissables, des bougies incombustibles ; dans votre garde-robe, tout deux par deux ce que vous n'avez jamais eu : ainsi, deux habits, deux redingotes, deux vestes, deux culottes, deux douillettes de soie pour l'hiver, deux robes de chambre d'indienne pour l'été, des dentelles, des chemises fines, un jonc à pomme d'or ciselé, une toilette qui vous rajeunira de quinze ans et qui fera que les femmes se retourneront en vous voyant passer.

— Les femmes ?

— Oui, comme lorsque vous aviez vingt-cinq ans et que vous faisiez ces belles promenades d'Hercule amoureux avec mademoiselle Ginant et trois autres. Ah ! vous voyez que je lis vos livres, monsieur Rétif de la Bretonne, quoiqu'ils soient bien mal imprimés ; aussi nous savons de vos histoires : nous avons étudié le drame de la *Mariée* ! Eh bien, vous aurez tout ce que je vous ai dit, monsieur Rétif de la Bretonne ; vous aurez hôtel, meuble et argent ; vous aurez tout cela et plus encore, ou j'y perdrai mon nom d'Auger !

— Mais enfin, la conclusion de tout ceci ?

— La conclusion de tout ceci, c'est que le prince, en épousant votre fille, lui constitue toutes ces choses en dot.

— Ah ! ça ! vous riez-vous de moi, dit Rétif furieux en enfonçant sa calotte de velours noir sur sa tête, ou venez-vous sérieusement et impudemment me proposer un infâme marché ?

— Pour cela, mon cher monsieur Rétif, répondit Auger, je viens vous proposer un marché ; seulement, vous vous trompez d'épithète : le marché n'est pas infâme, il est excellent, excellent pour vous, excellent pour votre fille !

— Mais, savez-vous, monsieur, que c'est tout simplement le déshonneur que vous venez m'offrir là !

— Ah ça ! êtes-vous fou ? le déshonneur !

— Sans doute.

— Le déshonneur ? Bon, mademoiselle Rétif, fille bâtarde, déshonorée pour avoir aimé un prince ! Ah ça mais, je n'y comprends plus rien ! ou avez-vous pris au sérieux la généalogie par laquelle vous vous faites descendre de l'empereur Pertinax ? Est-ce qu'Odette de Champdivers a été déshonorée ? Est-ce qu'Agnes Sorel a été déshonorée ? Est-ce que Diane de Poitiers a été déshonorée ? Est-ce que Marie Touchet a été déshonorée ? Est-ce que Gabrielle d'Estrées a été déshonorée ? Est-ce que mademoiselle de la Vallière a été déshonorée ? Est-ce que madame de Montespan, est-ce que madame de Maintenon ont été déshonorées ? Et madame de Parabère, madame de Phalaris, madame de Sabran, madame de Mailly, madame de Vintimille, madame de Châteauneuf, madame de Pompadour, est-ce que tout cela a été déshonoré, dites-moi ? Allons donc ! vous êtes fou avec vos grands airs, cher monsieur Rétif ! Et remarquez bien ici que je vous fais la partie superbe, et que je ne suppose même pas que mademoiselle votre fille puisse être une madame de Fontanges.

— Ah ! s'écria Rétif avec une stupéfaction croissante, mais c'est donc le roi ?

— Presque.

— Monsieur le comte de Prov.....

— Pas de nom propre, cher monsieur Rétif ! C'est Son Altesse Royale le prince Argent. Que diable désirez-vous donc savoir de plus ? Et, quand un prince comme celui-là frappe à une porte, cher monsieur Rétif, mon avis est qu'il faut lui ouvrir cette porte à deux battants.